

LUIGI CARLETTI

Six femmes au foot



LIANA LEVI

Extrait de la publication

Prologue

Dans l'air, la touffeur d'un volcan sous pression. Le fumet sans pareil qui se dégage du magma humain et de ses spasmes corporels, de sa transe fervente et tonitruante. La fumée est dense et âcre, elle pique les yeux. Elle nimbe l'attente du brouillard explosif des champs de bataille.

Un après-midi de printemps hivernal, et San Siro bourré à craquer. De la faune de stade hurlante, fébrile. Les deux équipes s'échauffent, chacune sur sa moitié de terrain. Le coup d'envoi du match Milan AC-Inter est imminent, les vainqueurs seront peut-être champions d'Italie.

Tout autour de l'arène, la foule aspire au combat et invoque ses héros: Kakà et Materazzi, Balotelli et Seedorf. Si elle le pouvait elle déboulerait des gradins pour les étreindre, les embrasser et s'imprégner de leur sueur. Dans deux heures tout sera terminé. Mais maintenant, des hommes se dressent contre d'autres hommes. Des hommes aux visages transfigurés, prêts à sacrifier toute idée de dignité.

Et puis des femmes. Nombreuses.

La plupart ne font qu'escorter leurs compagnons, par devoir dominical. D'autres sont ici en habituées, par passion. Mais certaines d'entre elles ne sont pas venues pour voir le match.

1

Au stade

Letizia regarde autour d'elle. Il va falloir dégainer une arme, ici même, en espérant ne pas avoir à tirer.

C'est archi-complet, comme toujours. Le derby, c'est le match de l'année pour les Milanais, et pas seulement pour eux. Plus de quatre-vingt mille spectateurs s'entassent dans ce temple de fanatiques du football. San Siro n'est pas l'endroit idéal pour une chasse à l'homme. En admettant qu'il y ait un endroit idéal pour ça.

Ceux qui sont assis à sa table, dans cette salle, au deuxième anneau du stade, n'ont rien à voir avec la faune du stade. Ce sont des professionnels : un objectif central, des tâches précises et beaucoup, beaucoup de sang-froid. Pas du genre à prendre des notes.

– Notre homme ? demande-t-elle.

L'agent qualifié Calandra soulève un peu son oreillette.

– Il est dans le parking : il vient de garer sa voiture. Dans quelques minutes, lui et les autres seront dans la tribune.

– Qu'ils ne le perdent pas de vue. À aucun moment.

– Entendu, confirme Calandra.

Mâchoire volontaire et voix de ténor : un dur à cuire, si ce n'est cette lueur langoureuse dans ses yeux sombres.

– OK, on bouge. Une fois dans la tribune, laissez tomber la radio et servez-vous de vos portables.

Seulement des textos si possible, comme tout le monde. Vous vous ferez moins remarquer.

C'est parti.

Letizia vérifie le Beretta dans l'étui sur son ventre, sous la veste de son tailleur neuf, veste et pantalon bleu pétrole, pratique. Elle contrôle aussi l'autre pistolet, un Glock 26, à sa cheville droite. Tout est en place. Les collègues font de même avec leurs armes.

L'inspecteur Castro, alias Nikon, restera là, dans la salle de contrôle : le quartier général. L'inspecteur Vitolo coordonne les agents à l'extérieur. Le vice-inspecteur Pittau, l'agent qualifié Calandra et les autres savent où ils doivent se poster.

Redéploiement stratégique au premier anneau, tribune rouge centrale : celle des VIP. L'enquête a été longue. Des mois de labeur obstiné, silencieux. Elle a monopolisé plusieurs des meilleurs éléments de la DAC¹. Une longue suite de résultats décevants et soudain, le tournant. Aujourd'hui, c'est le grand jour. Le match décisif.

Un seul problème : c'est l'adversaire qui a choisi le terrain de jeu.

Elle dit s'appeler Guendalina, pas terrible, comme nom. La capuche rabattue sur la tête, des yeux d'orange, elle pourrait être slave, sud-américaine, ou pourquoi pas russe ou australienne. Belle comme un portrait de sainte ou de madone, avec ses longs cils et ses lèvres pleines. Mais dans sa voix, rien d'aimable ni de soumis, nulle séduction. Peut-être parce qu'elle

1. *Direzione centrale anticrimine della Polizia di Stato*, équivalent italien de l'Office central de lutte contre le crime organisé.

articule, comme si elle mesurait le poids et les implications de chacun de ses mots.

Elle n'est pas timide, seulement réfléchie, et prudente.

Guendalina veut entrer dans le stade et elle ne peut pas le faire comme tout le monde. Elle n'est pas venue en spectatrice. Seul Zagor, le caïd noir du quartier de San Siro, peut l'aider, mais pour l'instant, il la jauge d'un œil amusé. Pourtant, elle n'est pas là pour plaisanter. Il peut faire basculer son destin.

Annarosa descend de la voiture et emboîte le pas d'Ottavio. Il connaît le chemin le plus court et il guide le petit groupe. À San Siro, il est chez lui.

Greg et Veronica les suivent à quelques mètres. Le beau-frère d'Annarosa est en train de répondre à un texto, ce qui agace sa femme. Ils ne se disputent pas encore, mais ils ont ralenti le pas.

– Alors, vous vous bougez un peu? lance Ottavio d'un ton cassant. Le match va bientôt commencer.

Ils avancent en file indienne, fendant la multitude de voix et de souffles tassés. De plus en plus bruyante. Toujours plus dense. Pour Annarosa, c'est une première. Elle lève les yeux et elle n'en revient pas. Le stade, illuminé, est littéralement monumental. Mon Dieu, c'est effrayant! Elle s'en tient là et fixe la nuque de son mari. C'est sa boussole dans cette jungle, la nuque d'Ottavio. Ils arrivent aux tourniquets où l'on déchire leurs billets et où des employés munis de détecteurs de métaux les contrôlent, puis ils se dirigent vers l'entrée indiquée. Porte 8, vers la tribune centrale.

Il y a des choses qu'une épouse se doit de faire.

Quand bien même la foule lui donne la nausée au point de frôler le malaise. Malgré ces crises de

panique dont elle n'a jamais parlé à personne. Une bonne épouse se doit de faire cela, entre autres choses, pour garder son mari. Pour comprendre ce qui est en train d'arriver à leur couple. À leur famille. La famille idéale, celle dont elle rêvait.

Lola s'efforce de sourire au photographe de la *Gazzetta dello Sport*, exhibant sa denture d'une blancheur éclatante, mais elle n'est guère convaincue du résultat. Ça doit ressembler au mieux à un rictus nauséeux ou à une grimace de douleur. Et d'ailleurs le photographe grommelle un truc du genre : OK, on va dire que c'est un sourire, et il shoote. Il shoote et shoote encore tandis qu'elle pénètre dans la zone réservée aux journalistes, pendant qu'elle enlève son imperméable et salue deux collègues près de la tribune de presse, quand elle s'arrête devant son box.

– C'est bon, ça ira comme ça. (Il lui fait un clin d'œil.) On est un peu tendue, hein ?

– Un petit peu, admet-elle.

– Ce soir ton portrait sera sur le site, et demain dans le journal, si mes chefs ne changent pas d'idée comme d'habitude. (Il hausse les épaules.) Je te comprends. C'est ton premier derby, mais rappelle-toi que tu es la meilleure et la plus belle, et brésilienne, avec ça !

– Eh oui, brésilienne...

Elle sourit, enfin.

– Et tu sais qu'à Milan, on pardonne tout aux Brésiliens. Sur le terrain comme ailleurs.

Lola acquiesce et lui lance un baiser. Elle aimerait bien le croire, mais elle sait que ça ne marche pas comme ça. Aucun pardon ne lui sera plus accordé.

Renata ôte ses lunettes teintées et attend qu'on vienne la chercher.

– Eh bien, nous y sommes, ladies and gentlemen : et maintenant, interdit de courir s'il vous plaît !

Un comique, le responsable du service dédié aux spectateurs à mobilité réduite. Le minibus stationne au sous-sol du stade, sur le petit parking interdit aux spectateurs munis de jambes en état de marche. Le panneau indique : *Réservé aux personnes en situation de handicap*. Plusieurs autres minibus y sont déjà garés. Infirmiers et accompagnateurs se relaient pour installer les passagers sur leurs fauteuils roulants.

Renata sent que les autres la regardent. Elle est gênée mais fait bonne figure, comme toujours. Outre son sac à main et sa couverture matelassée, elle a apporté un sac de voyage en toile écossaise. Elle l'a rempli avec soin, il contient tout ce dont elle aura besoin. Il est accroché aux poignées de son fauteuil.

Le grand jour est arrivé.

Elle s'est entraînée, elle est prête. Il va falloir faire très attention, attendre le moment propice et, bien sûr, avoir un peu de chance : tout se jouera en quelques secondes. Mais si elle fait preuve de détermination et de ponctualité, et si L'Inter gagne...

Si l'Inter gagne, ce sera beaucoup plus facile, c'est clair.

Son plan est simple, après tout. Il peut fonctionner quel que soit le résultat du match. Mais si l'Inter gagne, elle se retrouvera à un cheveu du scudetto¹, et ce sera parfait. Elle fera ce qu'elle doit faire et son succès sera

1. Le scudetto : la victoire en championnat national de 1^{re} division.

total, grandiose. On criera au miracle. Un miracle qui tombera à pic, avec la couverture médiatique optimale. Sur toutes les chaînes de télévision, tous les sites et tous les blogs, dans tous les journaux, on ne parlera que d'elle et de son histoire. Un triomphe. Sa revanche.

Gemma demande au chauffeur de stopper. Le dernier kilomètre, elle va le savourer à pied, comme d'habitude. Elle aime se mêler à la foule en marche. Elle adore cette fébrilité d'avant le match, qui électrise l'atmosphère. Quand en plus il s'agit du derby, il y a vraiment quelque chose de spécial dans l'air. Elle aime aussi les trompettes et les drapeaux, les écharpes du Milan et l'odeur de viande rôtie qui se dégage des stands aux abords de l'enceinte du stade. Et puis à un certain âge, il est bon de marcher, cela facilite la digestion et réactive la circulation. Assise depuis presque une demi-heure dans ce taxi qui empest le désodorisant, elle n'y tient plus.

– Combien y a-t-il au compteur ?

– Trente-cinq euros, madame.

– Tu entends Attilio ? C'est de plus en plus cher. Et nous, on n'a qu'à la boucler et payer.

– Je ne m'appelle pas Attilio, madame, dit le chauffeur en étouffant un bâillement.

– Ce n'est pas à vous que je parle.

– Avez-vous besoin d'une fiche ?

– Pensez-vous.

Elle lui tend un billet de cinquante et attend sa monnaie. Elle prend une autre pastille de réglisse.

– Je peux vous avancer, si vous voulez. Il y a encore un bon bout de chemin avant le stade, et s'il se met à pleuvoir, en plus...

– Attilio et moi nous fréquentons ce stade depuis un demi-siècle. Marcher nous fait du bien.

– Attilio et vous, acquiesce le chauffeur.

Il l’observe dans le rétroviseur puis lui rend sa monnaie.

– Au revoir, dit Gemma en descendant du taxi. C’est une Citroën ?

– Oui madame, répond-il étonné.

– Pourquoi ne vous achetez-vous pas une DS ? Nous en avons une, Attilio et moi. Toute blanche, décapotable. Une autre classe que celle-là.

Elle scrute le ciel de Milan, d’un gris d’asphalte. Elle fait un pas, s’arrête à nouveau. Il pleut, dis-tu ? Elle secoue la tête et ajoute : Bah, deux gouttes d’eau n’ont jamais tué personne.

Elle s’immerge dans le fleuve humain, une veste coupe-vent beige sous le bras.